

Rome, Saint-Louis des Français, mardi 24 janvier 2012. François Bousquet.
Homélie lors d'une messe pour deux défunts : Pietro Vanucci (20 ans) et Stefano Ciavarro.
Textes : Is 25, 6a.7-9 ; Ps 85 (86) ; Jn 14, 1-6

Le Psaume qui a été lu entre le texte d'Isaïe et l'évangile donne la tonalité de ce que la Parole de Dieu nous aide à vivre. « *Ecoute, Seigneur, réponds-moi, je suis pauvre et malheureux. Sauve, ô mon Dieu, ton serviteur qui compte sur toi. (...) Prends pitié de moi, Seigneur, toi que j'appelle chaque jour ; je t'appelle en ce jour de détresse, et toi, tu me réponds.* » Il ne faut pas nier l'incompréhensible, car la mort, et le mal qu'elle résume et condense, reste la grande énigme. Pour nous, en effet, reste la question : pourquoi ? La détresse est pour nous celle de la séparation, et aussi le scandale de vies inaccomplies ou inachevées. Alors jaillit un cri, comme ceux que l'on retrouve si souvent dans les Psaumes : mais où es-tu ? Tourne vers nous ta face ! Montre-toi quand nous comptons sur toi !

Frères et sœurs, il ne faut pas nous y tromper : ne donnons pas quelque justification positive au mal, comme s'il servait à quelque chose. Il y a dans le refus de justifier le mal et la mort quelque chose qui nous fait connaître qui et comment est Dieu, Lui qui est le Vivant. Dans la question « pourquoi ? » il y a deux questions. La première, c'est celle des raisons : à cause de quoi ? A cause d'une maladie à cause d'un accident... La seconde, c'est la question du sens : vers quoi ?, ou bien : qu'est-ce que cela donne ? C'est la question du sens, à laquelle il ne faut pas répondre n'importe comment. Le poète Paul Claudel a traduit d'une manière surprenante et juste la parole : *je ne suis pas venu abolir mais accomplir*. En regardant les verbes grecs du texte original de l'évangile, il fait dire à Jésus : *je ne suis rien venu résoudre, mais tout remplir...*

Là est la profondeur des deux textes que nous venons d'entendre, celui d'Isaïe, et celui de l'évangile de Jean. Isaïe nous reconforte en s'appuyant sur la promesse que Dieu lui-même a faite : « *Le jour viendra où le Seigneur, Dieu de l'univers, (...) enlèvera le voile de deuil qui enveloppait tous les peuples, et le linceul qui couvrait toutes les nations. Il détruira la mort pour toujours.* » Et encore : « *Le Seigneur essuiera les larmes de tous les visages, et sur toute la terre il effacera l'humiliation de son peuple ; c'est lui qui l'a promis. Et ce jour-là on dira : voici notre Dieu, en lui nous espérions et il nous a sauvés ; c'est Lui le Seigneur, en lui nous espérions ; exultons, réjouissons-nous : car il nous a sauvés !* » Pour que l'espérance ne soit pas trompeuse, il faut commenter ces trois dernières phrases.

La première parle du jour, celui du salut, qui nous verra vivants et réunis ensemble : il l'a promis, et nous l'attendons. C'est appuyé sur sa promesse seule, car cela dépasse l'homme. La deuxième affirme que la Parole de Dieu est puissante, que ce n'est pas nous qui faisons dans l'imaginaire les demandes et les réponses. C'est que Lui est le *Seigneur*, nous le croyons, nous en sommes certains alors que cela n'est pas encore visible. Oui, pas plus que nous ne maîtrisons notre origine ni ce qui nous dépasse, nous ne devons désespérer de notre fin. Nous ne maîtrisons pas nos vies, mais lui tient à nous plus que tout, jusqu'au dernier jour, jusqu'à la vie éternelle. Nous n'allons pas de la vie à la mort, mais de la mort à la vie. La troisième parole nous dit de nous réjouir : car en fait nous sommes déjà sauvés, même si ce n'est qu'en espérance. Cela a déjà commencé...

Comment cela ? Notre texte de l'évangile, en Saint-Jean, prend le relais. C'est Jésus qui parle. Il sait qu'il va mourir. Jeune. Arraché à l'affection des saints. violemment. Et il dit : « *Ne soyez donc pas bouleversés : vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi. La maison de mon Père peut être la demeure de beaucoup de monde, sinon est-ce que je vous aurais dit : je pars vous préparer une place ? Quand je serai allé vous la préparer, je reviendrai vous prendre avec moi ; et là où je suis, vous y serez aussi.* » C'est là ce qui nous étonne : comment Dieu pourrait-il être là où est la mort. En présence de la mort, et nous aussi sommes morts quand l'un de nôtres meurt, nous ne percevons que le vide. Le Vivant par excellence ne saurait être là. Eh bien si !, il vient nous rejoindre jusque là : il est venu jusque là où nous ressentons Dieu comme absent. Il est là pour nous relever, là pour nous réunir à nouveau dans ce Jour du salut qui est celui de la Résurrection ; il est là pour que chacun traverse sa vie sans crainte, parce la mort, avec lui, peut être traversée. Il fait corps avec nous dans la peine, pour nous attester que rien ne nous pourra nous séparer les uns des autres si notre vie est déjà enveloppée de la vie éternelle. « *Pour aller où je m'en vais, vous savez le chemin* » dit Jésus. Ce chemin, c'est lui. Il nous réunit ce soir ; il nous invite à être unis à son propre sacrifice ; il nous appelle à vivre toujours plus d'amour, d'entraide, de soutien les uns envers les autres ; il nous invite à espérer, à faire confiance en la puissance de sa résurrection.

Entrons dans la démarche de cette eucharistie, pour, aujourd'hui, demain et tous les jours, marcher ensemble sur ce chemin où rien ne nous séparera de ceux qui nous ont précédés, et où notre charité mutuelle et le courage de nos vies est signe d'espérance.

Amen.